

Les doigts qui tenaient le journal se mirent à trembler, c'était presque imperceptible, puis de plus en plus visible au fur et à mesure que la lecture progressait. Les doigts fripés à la peau tavelée de taches brunes s'agitaient en se crispant, froissant le papier journal. Et puis les bras s'abaissèrent, lentement, laissant échapper les feuilles qui se dispersèrent sur le parquet ciré. La vieille dame semblait déstabilisée par sa lecture, la stupeur frappait son visage et ses yeux allaient et venaient sans se fixer sur quoi que ce fut. C'était plus qu'un trouble, une trop forte émotion qui l'emportait loin, si loin dans son passé.

Elle venait de lire une annonce, une simple annonce pour une exposition de peintures qui se tenait à la galerie Saluden, rue de Traverse. Une rétrospective en fait, un hommage rendu à l'artiste aujourd'hui très âgé. Elle ne connaissait pas son nom, ignorait tout de lui ou presque, mais la formulation de l'annonce ne pouvait laisser un doute sur qui il était et sur les circonstances qui les avaient amené à se rencontrer.

Les mots qu'elle venait de lire lui rappelait des moments sombres de la guerre, ou plutôt de la résistance à laquelle elle avait participé activement. *L'annonce dans le journal semblait anodine, pourtant elle révélait sa réelle intention.*

Aucun doute n'était permis et dans son esprit, cette annonce sonnait comme un appel, exactement comme le message qu'elle avait reçu soixante dix ans plus tôt, dans le style si particulier des messages échangés par les résistants. C'était un poème qui lui donnait le feu vert pour une rencontre. Ses chefs lui avaient dit qu'à la réception de ce poème, il lui serait remis un message à transmettre à un agent venu de Londres. Le lieu de la rencontre était fixé lui aussi : au mitant de l'escalier monumental qui montait du port de commerce vers le cour d'Ajot. A treize heure, il serait là à l'attendre en costume brun et chapeau mou, un type grand et mince, blond. Elle devait lui réciter les vers suivant : « En ce temps là, la vie était facile/ Elle caressait de ses ailes graciles/ Le fleuve tranquille de mes jours. » C'était le sésame et il devait continuer en lui récitant la suite du poème : « Coulaient les heures fluides et semblables/ Leur cour légé et bleu portait ma rêverie/ Entre les herbes folles de leurs rives de sable. » Ensuite elle lui remettrait le document, un microfilm dans un petit tube métallique et tout serait dit, ils devaient se séparer sans un mot.

Il faisait beau, c'était l'été, le soleil chauffait les pierres de l'escalier et elle se remémorait jusqu'à l'odeur de la végétation folle qui poussait aux pieds des remparts du cour d'Ajot.

De cette époque, elle avait gravé en elle chaque mot du poème, et les retrouver ainsi insérés dans l'annonce provoquait en son âme une indicible émotion.

Avec une agilité insoupçonnable, elle se leva de son fauteuil pour escalader les escaliers qui menaient la haut, dans le grenier où elle entassait toutes sortes de choses, des objets dont elle ne voulait plus ou des coupures de journaux, des lettres, des choses plus intimes. Elle sortit un cahier d'une vieille boite à chaussures et l'ouvrit entre ses mains tremblantes, *il fallait chercher dans sa mémoire, les circonstances de ce qu'elle venait de découvrir, la seule manière de revenir sur ce passé était de retrouver l'agenda de cette année là.* Car elle avait pris soin de tout

noter, jour après jour en cachant les cahiers sous le plancher de la chambre qu'elle occupait alors à Recouvrance. C'était dangereux mais nécessaire, son témoignage servirait un jour à quiconque voudrait retracer l'histoire du réseau. Elle feuilleta un cahier et puis un autre avant de tomber sur ce jour de juillet quarante trois. Le récit de sa rencontre y était détaillé de son écriture élégante, serrée, à l'encre bleue, légèrement penchée. Les yeux brouillés d'humidité, elle parcourut les deux pages qu'elle avait consacré à ce rapprochement aussi bref qu'explosif. elle se voyait descendre les quelques marches alors qu'il était en contrebas, accoudé à la rambarde de fonte, son attitude feignait une décontraction toute britannique. Il regardait la rade. Elle s'était approchée dans sa petite robe claire, son cœur battant la chamade et malgré sa tête qu'elle tenait bien droite, ses yeux surveillaient les alentours où quelques soldats allemands prenaient des photos de la baie en riant bien fort. Quand elle fut à trois mètres de lui, elle accrocha un sourire à ses lèvres et s'approcha en récitant tout bas « En ce temps là... »

C'est alors qu'il planta ses yeux d'un bleu profond dans son regard vert pailleté d'or et qu'il y eut comme un éclair dans le ciel de Juillet. Elle eut du mal à finir la part du poème qui lui revenait. Il dut se faire violence pour lui répondre avec un accent américain très prononcé : « Coulaient les heures... » et puis rien ne sortit d'autre. Affolée elle jeta un regard rapide autour d'eux puis ses yeux revinrent se noyer dans le bleu du regard qui lui faisait face. « ...fluides et semblables... » insista-t-elle « Leur cour légé et bleu portait ma rêverie/ Entre les herbes folles de leur rive de sable. » Termina-t-il dans un souffle. Sa main prit celle de l'homme et de sa paume le petit rouleau de métal glissa dans la main du garçon. Aussitôt, l'objet disparut comme par enchantement, mes leurs mains restèrent jointes un peu plus longtemps que nécessaire. C'est lui qui prit l'initiative, il l'attira rapidement à lui et l'embrassa avant de tourner les talons, de dévaler la volée de marches et de courir vers le port. Elle resta interdite, figée sur les marches de l'escalier, la main sur la rambarde de fonte qui lui brûlait les doigts.

Elle le suivit jusqu'à sa disparition dans une rue sombre du port, avant de trouver la force de tourner les talons et de revenir à sa vie.

Elle essuya les larmes qui couraient sur ses joues ridées qui n'avaient pas connu les baisers d'un enfant. Elle avait espéré le reste de la guerre et après. Mais rien, pas une nouvelle. Elle avait bien essayé à travers le réseau d'en savoir plus sur le jeune homme mais tout était trop cloisonné pour qu'elle puisse espérer un indice. Alors elle s'était résignée à porter pour toujours cette fulgurance qui lui avait brûlé le cœur.

Bien sur, elle revenait souvent sur le lieu de ce souvenir si vif en sa mémoire. Bien sur elle monta et descendit moult fois l'escalier imposant à double volée de marches, mais jamais elle ne put ni monter ni descendre par le coté où eut lieu leur rencontre. Elle se contentait de regarder les marches qui lui donnaient le vertige et elle tournait les talons pour descendre par l'autre coté de l'escalier. Personne dans son entourage ne lui posa jamais de question sur ce qu'ils prenaient pour une superstition.

En serrant le cahier sur sa poitrine, elle redescendit au salon et reprit sa lecture assise dans le fauteuil, les pages du journal dispersées à ses pieds. Elle réunit les

feuilles et reprit l'article qui l'avait tant troublé. Elle le relut avec plus d'attention, aujourd'hui, l'exposition était médiatisée, les critiques excellentes, pourtant il y avait encore un détail troublant. Pourquoi à Brest, en cette galerie somme toute assez modeste et il y avait ce poème planté dans le texte comme un signal qui ne pouvait que lui être adressé.

Elle réfléchissait encore mais tout son être avait déjà répondu à l'appel et c'est ainsi que l'après midi même elle se présenta à la galerie Saluden, rue Traverse. En entrant elle fut accueillie par l'odeur de peinture et d'huile qui imprégnait le lieu. Les toiles ornaient les murs, mis en valeur par des éclairages étudiés. Il y avait peu de monde en ce début d'après midi de Novembre, gris comme la ville. Son premier sentiment fut le rejet face à ces toiles réalistes qui dépeignaient la banalité du quotidien. Une peinture qui était loin de la sensibilité européenne. D'étranges toiles montraient des personnages atablés dans un bistrot, peints avec le souci du moindre détail. La devanture d'une épicerie ne cachait rien des produits que l'on pouvait trouver à l'intérieur. Elle se demanda quel pouvait être l'intérêt de telles peintures lorsqu'elle passa devant une toile montrant une maison au sommet d'une colline, une maison étrange et mystérieuse, voir inquiétante. A coté il y avait un paysage de plage avec une dune aux herbes hautes courbées par le vent. Un peu plus loin, une femme seule dans un coin sombre, dans une attitude de réflexion profonde, et puis quelle idée encore de peindre une station service ! Il fallait être américain pour se livrer à de tels exercices qu'elle jugeait sans intérêt. Elle se figea devant LA toile. Impossible de se tromper c'était bien l'escalier du cour d'Ajot qu'elle avait devant les yeux, une toile large et forte ou elle reconnut aussitôt les deux personnages peints en son mitant : un homme en costume brun et une femme en robe légère s'étreignaient pour un baiser que n'aurait pas renié Doisneau.

C'est à ce moment qu'elle aperçut un homme assis sur une chaise. Visiblement assoupi, il s'appuyait sur un accoudoir la tête sur sa poitrine était invisible derrière le Stetson qui lui couvrait le crane. Il avait allongé et croisé ses longues jambes enserrées dans un jean étroit laissant apparaître la tige travaillée de ses Santiags. Une chemise à carreaux et une veste de daim finissait de caractériser le coté cow-boy du personnage.

Le cœur battant à tout rompre, retenant son souffle, elle s'avança jusqu'aux pieds de la chaise, étreinte par une émotion qui la dépassait. Elle s'entendit alors réciter les fameux vers « En ce temps là, la vie était facile... »

Un long soupir ébranla le dormeur, le Stetson remonta lentement et les yeux d'un bleu profond se plantèrent dans les siens.